

Études littéraires africaines

ASTRUC (RÉMI), *LE RENOUVEAU DU GROTESQUE DANS LE ROMAN DU XX^E SIÈCLE. ESSAI D'ANTHROPOLOGIE LITTÉRAIRE*. PARIS : ÉDITIONS CLASSIQUES GARNIER, COLL. PERSPECTIVES COMPARATISTES, N°7, 2010, 279 P. – ISBN 978-2-8124-0170-1



Myriam Louviot

Number 34, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018491ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018491ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Louviot, M. (2012). Review of [ASTRUC (RÉMI), *LE RENOUVEAU DU GROTESQUE DANS LE ROMAN DU XX^E SIÈCLE. ESSAI D'ANTHROPOLOGIE LITTÉRAIRE*. PARIS : ÉDITIONS CLASSIQUES GARNIER, COLL. PERSPECTIVES COMPARATISTES, N°7, 2010, 279 P. – ISBN 978-2-8124-0170-1], *Études littéraires africaines*, (34), 132–134. <https://doi.org/10.7202/1018491ar>

A. Aoudjit s'attelle ensuite à une comparaison entre les quatre romanciers étudiés et Albert Camus, avec pour objectif d'établir une ligne de partage entre écrivains politiquement engagés et auteurs situés dans les marges de la société coloniale algérienne. Enfin, le cinquième chapitre et la conclusion se consacrent aux différences entre M. Feraoun, M. Dib, M. Mammeri et K. Yacine, d'un côté, et A. Camus, de l'autre, ainsi qu'à la place plus ou moins importante occupée par la pensée humaniste dans leurs imaginaires respectifs.

Cet ouvrage tend d'une part à revaloriser les écrits d'auteurs algériens des années 1950, d'autre part à mettre en lumière les aspects littéraires et esthétiques de leurs œuvres, aspects que la critique a souvent négligés en faveur de l'engagement politique de cette littérature. A. Aoudjit atteint son premier objectif avec brio – même si les articulations logiques, notamment dans le premier chapitre, ne sont pas toujours très claires –, mais l'exploration de la dimension esthétique des œuvres semble globalement moins réussie. On peut également regretter que les titres des ouvrages soient parfois traduits en anglais, parfois laissés dans leur langue d'origine, et que la ponctuation laisse à désirer. En revanche, le glossaire, les notes biographiques et l'histoire de l'Algérie en une vingtaine de pages, qui complètent utilement l'ouvrage, permettent au lecteur, même néophyte, de situer le propos d'A. Aoudjit et d'apprécier à sa juste valeur son apport scientifique.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

ASTRUC (RÉMI), *LE RENOUVEAU DU GROTESQUE DANS LE ROMAN DU XX^E SIÈCLE. ESSAI D'ANTHROPOLOGIE LITTÉRAIRE*. PARIS : ÉDITIONS CLASSIQUES GARNIER, COLL. PERSPECTIVES COMPARATISTES, N°7, 2010, 279 P. – ISBN 978-2-8124-0170-1.

Sachant à quel point la notion de grotesque n'a cessé de défier la théorie, toute étude consacrée à ce sujet éveille immédiatement la méfiance. Mais, contrairement à ce qui arrive parfois, le titre de cet ouvrage, s'il est ambitieux, ne promet pas trop. Loin de proposer une analyse critique d'œuvres du XX^e siècle à partir des différentes théories du grotesque, Rémi Astruc entend préciser la catégorie du grotesque à partir de ces œuvres récentes. Pour cela, il part du principe que le grotesque est un effet et non un fait, c'est-à-dire d'abord une expérience, un ressenti et non une série de procédés. En effet, selon lui, si le grotesque semble résister à la théorie, c'est parce qu'il a toujours été abordé comme une expression esthétique

coupée de toute expérience phénoménologique. Le détour par les autres sciences humaines – philosophie, psychanalyse et surtout anthropologie – permet à l’auteur de sortir de l’impasse tout en expliquant la permanence du grotesque dans l’art. À partir d’exemples empruntés à différents champs d’études, il établit ainsi que l’origine du grotesque réside dans l’expérience de l’altérité et du changement.

En effet, le grotesque, à travers le redoublement, l’hybridité et la métamorphose, offre « un cadre au moyen duquel il devient possible de penser l’altérité, de penser la transformation du monde et de soi-même » (p. 60). Une fois le grotesque pensé comme phénomène général, il devient également possible d’interroger son sens à partir de ses fonctions anthropologiques. R. Astruc montre alors que le grotesque, en faisant voir un autre monde, un monde altéré, peut tout aussi bien servir le maintien d’un certain ordre symbolique ou, au contraire, « accoucher d’un nouveau système de sens » (p. 60). Sa force de régénération reste profondément ambiguë.

Se pose alors la question de l’existence et de la spécificité d’un « grotesque nouveau ». En effet, si le sentiment de grotesque est universel et anhistorique, il ne s’exprime cependant pas de la même manière selon les contextes. Retraçant les origines du grotesque moderne, du roman picaresque au romantisme, l’auteur met en avant le vertige et le doute liés à la montée de l’individualisme et à la rupture croissante de l’individu avec la société. Les grands troubles du XX^e siècle accentuent encore ce sentiment et l’on comprend que, dans ce climat propice à la sensibilité grotesque, les œuvres relevant de cette esthétique se multiplient.

À travers l’étude d’un certain nombre d’aspects de ce grotesque moderne (les héros, les lieux et les modes d’apparence), l’auteur démontre que l’individualité, y compris dans son interrogation des vestiges de la communauté humaine, s’impose comme le fondement du grotesque moderne.

L’étude de l’énonciation et du langage grotesque permet enfin à l’auteur de détailler la manière dont s’exprime ce nouveau grotesque : brouillage énonciatif, mise en valeur d’un langage corporel, tentative de prêter voix à la mort, multiplication d’images frappantes participent de cette tentative d’exprimer un impossible.

On pourrait sans doute reprocher à l’auteur d’avoir tendance à privilégier l’analyse de certaines œuvres et de passer plus rapidement sur les autres (Kafka et Dostoïevski l’emportant ainsi très nettement sur Garcia Marquez ou Sony Labou Tansi) ; mais, au vu de l’ampleur du propos et de la cohérence de l’ensemble, ce n’est

qu'un détail. L'approche anthropologique défendue par R. Astruc lui permet de donner une définition du grotesque tout à fait convaincante et il semble évident que ce très beau travail comparatiste – qui plus est, mené avec une grande clarté et dans un style agréable – servira de référence en la matière. Pour le domaine spécifique des études africaines et postcoloniales, on ne manquera pas de souligner l'intérêt de cette vision d'un grotesque comme traduction de l'expérience de l'altérité.

■ Myriam LOUVIOT

ATWELL (DAVID) & ATTRIDGE (DEREK), DIR., *THE CAMBRIDGE HISTORY OF SOUTH AFRICAN LITERATURE*. CAMBRIDGE : CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS, 2012, 877 P. – ISBN 978-0521199285.

Ce volume rassemble quarante-sept contributeurs, parmi lesquels des romanciers et des poètes comme Peter Horn, Nhlanhla Maake ou Elleke Boehmer. Il est divisé en six grandes parties qui regroupent les trente-neuf articles d'un travail qui commence avec les « graphies » des *Bushmen* pour s'achever par une réflexion sur l'avenir du livre en Afrique du Sud. Saluons une histoire qui met en dialogue Blancs et Noirs, qui insiste sur ces liens que la lutte et la discrimination ont forgés entre les acteurs culturels de ces deux derniers siècles. Quelle ouverture, quelle innovation que de trouver Roy Campbell et Herbert Dhlomo, traités dans le même article intitulé « Réfraction du modernisme » ! Tel était bien le cas et quelle illusion ce fut que de ne pas voir dans l'avant-gardisme et l'exil de Campbell, malgré ses dérives ultérieures, une forme de protestation alors que l'emphase biblique et la phrase shakespearienne de Dhlomo, qui demeura au Natal, étaient une façon respectable et originale de plaider la cause noire.

Écrire une histoire, alors que les sociétés vivaient dans des régimes d'historicité largement différents, n'était pas une mince affaire. Le paysage littéraire était aussi défini par les lectures et les grands mythes du Sud : les *Lusiades* ont donné à cette région une toile de fond épique. À leur manière, aujourd'hui reconnue, les poètes oraux ont su relever le défi et ils ouvrent le volume avec les contributions de Russell Kashula sur les *Imbongi* (*xhosa*) ; le thème de la culture orale est passé en revue chez les Zoulous, les *Basotho*, puis développé par M. Gronewald et Mokgale Makgopa dans le cas de langues comme le *siswati*, l'*isindebele*, le *sotho* du nord, le *xitsonga* et le *tshivenda*. Comme on le sait, onze langues nationales cohabitent en